

— Je craignais que ma présence à l'hôtel ne causât un mécontentement très vif à M. Bertin...

— Ah ça, mais, vous ne savez donc rien ? s'écria Jovelet.

— Que voulez-vous que je sache?... La dépêche m'engageait à venir sans retard... et ne donnait aucune explication...

— Comment, je ne vous ai pas dit?... j'avais donc la tête à l'envers ? j'oubliais le principal ? M. Bertin est mort.

— Mort ! répéta Prosper stupéfait.

— Parfaitement bien, et ce n'est ni vous ni moi qui demanderons au bon Dieu de le ressusciter, n'est-ce pas ? Il a rendu le dernier soupir avant-hier, et le convoi qui le mène au cimetière a quitté l'hôtel depuis une heure à peu près.

Prosper joignit les mains et son visage s'illumina.

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Pauvre femme ! Voilà donc ses tourments finis !

— Il est certain que madame à beaucoup souffert, dit Jovelet.

— Ah ! vous êtes nouveau dans la maison et n'avez rien vu, vous, monsieur... reprit l'ancien valet de chambre. Déjà, plus d'une année avant mon départ, la maladie affaiblissait M. Bertin. Les manifestations de sa haine ne pouvaient plus avoir la même violence, la même brutalité... Mais auparavant, que de tortures, que de scènes honteuses... que d'abjectes injures... hélas ! et de traitements ignobles !...

— M. Bertin frappait sa femme ? demanda vivement Jovelet.

— Il la tuait de coups, littéralement... A trois reprises différentes j'ai dû la lui arracher des mains, et je me souviens qu'une fois j'ai cru qu'elle était morte. Elle souffrait avec un courage héroïque son martyre de tous les jours, de toutes les heures... elle se cachait même pour pleurer... Je la plaignais du fond du cœur et, si j'ai dû quitter cette maison, c'est parce que j'avais pris trop énergiquement le parti de madame contre monsieur... Je ne peux pas voir torturer une femme, moi !... ça me révolte ! Savez-vous pour quel motif madame Bertin m'a fait demander ?

— Je l'ignore absolument. Elle m'a chargé de vous envoyer une dépêche, voilà tout ce que je sais, et elle m'a enjoint de ne pas quitter l'hôtel en son absence, pour vous recevoir et vous prier d'attendre son retour.

— J'attendrai d'autant plus volontiers que je compte passer deux jours à Paris.

— Puis-je vous offrir de manger un morceau ?

— J'accepterai sans façon, car dans ma hâte de me rendre au désir de madame, et ne voulant pas manquer le chemin de fer, je suis parti à jeun...

— Venez donc, nous déjeunerons ensemble.

Et Jovelet conduisit Prosper à l'office.

Il était près de deux heures lorsque la porte cochère s'ouvrit pour laisser entrer la voiture de deuil qui avait amené Marguerite, son neveu et mademoiselle de Terrys. Madame Bertin revenait seule. Elle mit pied à terre et monta les degrés du perron.

Dans le vestibule Jovelet vint à sa rencontre.

— Madame, lui dit-il, M. Prosper est arrivé.

Un éclair de joie brilla sous les paupières de la veuve.

— Prosper est arrivé... répéta-t-elle très émue. Amenez-le vite à ma chambre où je vais me rendre...

Marguerite gravit avec une vivacité de jeune fille les marches de l'escalier conduisant à son appartement.

Elle entra, se dépouilla de son manteau, enleva vivement son

voile de veuve, arracha ses gants, et attendit. Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Prosper pourrait-il lui donner le mot de l'énigme sombre ? Retrouverait-elle, grâce à lui, cette enfant sur qui reposait désormais tout son espoir de bonheur en ce monde ?

Des pas se firent entendre dans la pièce voisine et s'arrêtèrent à la porte.

Madame Bertin ouvrit elle-même cette porte et Prosper parut.

— Oh ! madame... madame... balbutia-t-il avec une émotion profonde. Dieu a donc eu pitié de vous enfin !

Marguerite éolata en sanglots.

La vue de Prosper et les paroles qu'il venait de prononcer lui rappelaient tout un passé de tortures.

Aussitôt que se fut calmée sa crise de larmes, elle tendit la main à l'ancien valet de chambre de son mari, et lui dit :

— Ah ! mon ami, ma force était à bout !... Mieux que personne vous avez ce que j'ai souffert et combien j'étais à plaindre.

— Je vous plaignais, madame... Je vous plaignais bien sincèrement... J'aurais voulu vous défendre mieux que je ne l'ai fait, mieux que je ne pouvais le faire.

— Vous avez été un loyal et dévoué serviteur... vous êtes un honnête homme... Je vous ai toujours estimé... Si vous voulez rentrer dans ma maison, cela dépend de vous...

— Est-ce uniquement pour m'adresser une proposition dont je suis fier que madame m'a fait demander ?

— Non, répondit Marguerite avec un embarras facile à comprendre. Ce n'est pas pour cela seulement. Un autre motif m'a fait désirer votre présence... Il s'agit d'une chose grave d'où dépendent le repos et la joie du reste de ma vie...

— Parlez, madame... s'écria Prosper. Je serai trop heureux si ce que vous espérez dépend de moi !...

— Je vais vous questionner, mon ami, reprit Marguerite. Promettez-moi de me répondre sans avoir peur de me blesser... sans craindre de me voir rougir devant vous...

— Mais, madame... murmura le valet de chambre visiblement mal à son aise.

— Je vous en prie... je vous le demande avec instance...

— Interrogez-moi donc, madame... Je répondrai... si je le puis...

— M. Bertin avait une grande confiance en vous ?

— Oui, madame, une confiance illimitée, due sans doute à mes longs services, et qui me gênait beaucoup en certaines occasions. Je n'appelais pas les confidences de mon maître... j'essayais même de m'y soustraire ; mais, quand la colère s'empara de lui, il me forçait à entendre des choses que j'aurais voulu ignorer...

— Vous connaissiez toute ses affaires ?

— A peu près toutes...

— Vous saviez la cause véritable de sa haine contre moi ?

— Oui, madame... murmura Prosper d'une voix à peine distincte, en baissant les yeux, je le crois du moins...

— Oh ! n'hésitez pas à me répondre... fit Marguerite en joignant les mains.

— Je n'hésite pas... mais mon respect pour madame...

— Vous m'en donnerez la meilleure preuve en me parlant avec une franchise absolue... — Dites-moi comment M. Bertin a connu le secret... de ma faute...

— Par une lettre...

— Une lettre anonyme, alors ?